

Cinq points sur la lutte armée des années 1970-90 en Allemagne

Ron Augustin

Il y a cinquante ans, faire sortir Andreas Baader de prison était le coup d'envoi de la RAF. A la même époque, des organisations semblables ont vu le jour dans toute l'Europe, émergeant de la période de contestation des années 1960. En mai 2020, des militants de France, Italie, Allemagne, Euskadi, du Portugal et de Grèce devaient se rencontrer à Paris pour discuter de ces expériences lors d'une conférence sur l'*Ethique de la violence révolutionnaire*, conférence qui a été reporté à cause de la pandémie du Covid-19. Voici quelques notes pour la discussion qui jusqu'ici a dû être limitée à des échanges à distance principalement. En ce qui concerne la RAF, ce sont en quelque sorte des antithèses aux pièges de l'historiographie dite officielle en France et ailleurs.

1.

Ni le passé nazi, ni la présumée "radicalisation" des années 60 n'ont joué un rôle décisif dans l'émergence de la lutte armée en Allemagne.

Notre action s'insérait dans des conditions internationales beaucoup plus complexes, qui ont vu l'apparition de mouvements armés dans tous les centres capitalistes, comme une des répercussions de la décolonisation et des luttes de libération dans le tiers monde. En Europe, le mouvement de contestation, pour qui le rock & roll et la contreculture étaient des facteurs unifiants, se trouvait surtout confronté au problème de l'aliénation culturelle et politique dans les sociétés de consommation. Nos expériences au cours de notre politisation tout au long des années 1960 nous ont amené à comprendre la dialectique de la violence que Fanon avait identifié en tant que levier pour briser le rapport violent de l'indifférence et de l'apathie sociale. Mais ce n'était que le côté subjectif du secret de notre perspective. Objectivement, le caractère global du système capitaliste de domination rendait impossible de séparer la lutte dans ses métropoles de celle dans ses périphéries.¹

Sur le plan spécifique des conditions locales de l'Allemagne, c'est l'analyse de classe, du sujet révolutionnaire et du rapport de forces qui était déterminante, et non une suite linéaire partant du passé nazi ou de la répression policière et judiciaire de l'époque. En ce qui concerne le passé nazi, la gauche des années 50 avait fait campagne contre la présence de nazis dans les appareils d'état et les entreprises. Même si ce thème est resté important dans les discussions des années 60, il a plutôt été subordonné aux problèmes plus vastes des mentalités autoritaires. D'ailleurs pareil aux autres pays occidentaux. Une continuité basée sur l'histoire génocidaire inhérente au stade impérialiste du capitalisme, et dans laquelle la phase nazie a touché quasi toute l'Europe. Elle nous a toutefois ouvert les yeux sur le fascisme institutionnel et la continuité des projets impérialistes. Ce qui comptait pour nous, c'est que l'Allemagne de l'Ouest avait été boostée économiquement et militairement pour être le bastion anticommuniste et la puissance principale de l'OTAN en Europe. Les débats sur le "silence des parents" ne se sont répandus que plus tard, quand le mouvement était à nouveau sous l'emprise de la social-démocratie et de sa version verte issue de l'"autonomie" allemande. Tout en faisant partie de la tendance qui cherche à personnaliser et neutraliser des expériences politiques.

Par contre, la longue période des massacres de 1919, de la République de Weimar et de sa culmination dans le fascisme nazi nous a confronté à son impact sur la *composition de classes*. Sur ce plan, la situation après 1945 était différente de celle dans d'autres pays, où la classe avait été désarmée d'autres manières. En Allemagne, la gauche plus ou moins organisée, dans laquelle la gauche juive avait joué un rôle non-négligeable, était littéralement liquidée. La démographie de la classe ouvrière était tout-à-fait chamboulée par la guerre. Les derniers communistes qui avaient

survécu aux camps ont encore été violemment pourchassés jusqu'à l'interdiction du PC et de toute autre organisation soupçonnée d'en dépendre. Toute forme d'opposition en Occident était confrontée aux doctrines anticomunistes de la Guerre Froide. Un mur de propagande, de chauvinisme, de conformisme, de structures autoritaires, d'amnésie sociale, d'isolation. Les années de plomb, c'étaient les années 50, et c'est de cet héritage dont nous devons d'abord nous débarrasser. On peut effectivement se demander, avec les rappeurs de Manau, si "l'avenir est un long passé".

Dans le nouvel ordre international créé par la deuxième guerre mondiale, la dynamique révolutionnaire s'était déplacée du mouvement ouvrier dans les centres capitalistes aux luttes anticoloniales et anti-impérialistes dans ses périphéries. Le Vietnam avait réussi une percée politique sur le plan international. Pour les peuples du tiers monde, la bataille de Dien Bien Phu était le signal d'une possibilité: celle de transformer la faiblesse en force. Les répercussions, tant sur les mouvements de libération, Cuba, Algérie etc que sur les métropoles, ont montré ce que Marx appelait la force matérielle dans les faits qui objectivement crée des conditions nouvelles. Des conditions à partir desquelles nous avons commencé à combattre.

Quand les Etats-Unis, au Vietnam, se sont acharnés à statuer un exemple contre toute tentative révolutionnaire dans le monde, c'est la résistance vietnamienne qui a continué à être exemplaire, en inversant la donne. A travers les réactions haineuses et répressives envers le mouvement de solidarité ici, elle nous a fait comprendre à quel système nous avions à faire, ici comme là-bas, et que leur combat était le nôtre. Dans les mots de Sartre, "L'effet essentiel qu'a eu cette guerre sur les militants européens ou américains, c'est qu'elle a élargi le champ du possible. Auparavant, il semblait impensable que les Vietnamiens puissent résister à la formidable machine de guerre américaine et gagner. Pourtant, c'est ce qu'ils ont fait et, du coup, ils ont complètement changé les manières de voir des étudiants (...). Ceux-ci ont compris qu'il y avait des possibilités qui restaient inconnues. Non pas que tout était possible, mais qu'on ne peut savoir qu'une chose est impossible qu'après l'avoir tentée et avoir échoué."² C'est ce qu'on a fait.

2.

En Allemagne, le besoin de structures clandestines s'articulait à partir de début 1966 au plus tard, et non à cause d'événements précis par la suite.

Si l'année 68 est considérée comme point culminant du mouvement contestataire des années 60, la militance de la contestation, en contraste avec le pacifisme de la gauche auparavant, se développait dès le début de la décennie, en Allemagne comme aux Etats-Unis autour de 1964.

A un niveau plus large, la révolution cubaine, la guerre d'Algérie et la lutte des Afro-Américains ont eu des impacts décisifs sur la formation de ce qu'on appelait la nouvelle gauche. Parmi les autres moments forts qui ont influencé le mouvement dans les métropoles, il y eut les controverses dans le mouvement communiste d'après 1956, les assassinats de Lumumba et de nombreux activistes aux Etats-Unis, le mouvement du free speech et des teach-ins venant de Berkeley, les luttes de classes en Amérique latine, et cette période exceptionnellement créative dans la musique qui a bouleversé notre identité culturelle.

Très tôt dans les discussions du mouvement contestataire, on réalisait que les protestations, les manifs, les campagnes d'information, les actions symboliques se heurtaient à des limites. La violence institutionnelle de l'ordre établi nous donnait envie de faire plus, d'essayer de trouver les moyens d'attaquer le système concrètement et effectivement. En Allemagne, il y a eu, dès le début de 1966, des discussions sur la nécessité de structures clandestines.

Une concrétisation dans ce sens, ici, était d'abord un réseau clandestin assez solide qui se développait en Europe à partir de fin 1966. Les forces armées des Etats-Unis avaient intensifié leurs efforts au Vietnam avec le recours aux bombardiers B52 et l'augmentation effrénée de troupes. Le mouvement Black Power initiait alors sa campagne "Hell No! We Won't Go", qui se développait rapidement en un mouvement très large contre le service militaire, soutenu par des vétérans et des conscrits, les "GIs", jusque dans les bases militaires. Dont celles en Allemagne, plaque tournante pour les forces américaines en route entre les Etats-Unis et l'Asie. Les appels et les actions avec des tracts, dans lesquels les soldats américains étaient invités à désertir, se multipliaient. Il en résultait le développement d'un vaste réseau de soutien qui les aidait concrètement, en organisant des faux papiers, des routes d'évasion, du fric, des moyens de transport, des contacts, des appartements.

Dans toute l'Europe il y avait des groupes et des structures clandestines qui étaient plus ou moins connectés dans ce réseau plutôt discret qui finit par s'appeler "Deuxième Front". En France comme ailleurs il y en avait déjà plusieurs depuis la guerre d'Algérie, et dans les autres pays méditerranéens des poches de résistance clandestines, qui n'avaient jamais cessé d'exister, ont également bénéficié d'échanges avec le réseau. Les expériences qui se sont accumulées dans ces structures ont été utiles pour plusieurs organisations révolutionnaires encore bien des années plus tard. Dans la RAF et parmi les gens qui ont lutté avec nous, il y avait au moins quatre personnes issues de ce réseau. En plus, nos contacts avec des GIs ont aussi été utiles pour nous procurer une petite quantité d'armes et de munitions.

3.

La théorie de "radicalisation" et la division de l'histoire de la RAF en "générations" font partie intégrale de la tentative de dépolitisation de notre pratique.

La perception publique de luttes révolutionnaires est largement dépendante des médias. Malgré les efforts de contre-information et de témoignages authentiques, les scientifiques, les journalistes mais trop souvent aussi des activistes de la gauche radicale acceptent les déformations imposées par le discours officiel, concocté par les appareils d'état et les repentis.

Dans une réflexion sur la désorientation politique actuelle, Alain Badiou parle d'une opération qui "est caractéristique de toutes les périodes réactives" comme celle que nous vivons à présent, et qui consiste "à rendre la séquence antérieure illisible, la séquence qui, quant à elle, était bel et bien orientée". C'est une méthode connue depuis la Commune de Paris. Badiou la retrace même depuis la révolution bourgeoise: "Le propre de la réaction thermidorienne avait été de rendre la séquence robespierriste antérieure illisible: la réduction de celle-ci à la pathologie de quelques criminels buveurs de sang interdisait toute compréhension politique. Si la période est déclarée pathologique, il n'y a rien à tirer pour l'orientation elle-même. Un bilan historique entièrement dicté par l'adversaire."³

Il y a la pathologie attribuée individuellement à des personnes pour dépolitiser des expériences collectives. Je ne vais pas m'attarder là-dessus. Mais il y a deux préconceptions sur la RAF qui sont de la même veine. L'une c'est l'émergence de la lutte armée par une prétendue radicalisation suite à la "spirale de violence" entre manifestants et police. Comme s'il suffisait d'établir une ligne droite à partir d'événements chronologiques pour comprendre des processus plutôt contradictoires. L'autre c'est cette manière de diviser les 30 années de l'existence de la RAF en trois "générations", qui va de pair avec la fiction qu'on aurait tous été issus de couches sociales aisées.

Ce que je constate c'est que toutes les tentatives de mettre la RAF en rapport avec les contestations de la gauche allemande des années 1960-80 partent de la même présomption simpliste d'une

“radicalisation” successive d’une franche de la gauche en réaction à la violence policière et carcérale, contre ceux qui ont “tiré les premiers”. Une interprétation qui peut s’appliquer aux trajectoires individuelles de certains militants, mais qui ignore qu’il y avait des raisons plus profondes pour la formation de mouvements armés dans les centres capitalistes. Evidemment, la confrontation avec la violence de l’état a été une école pour beaucoup d’entre nous. Mais la suggestion qu’elle expliquerait tous les processus de politisation et d’organisation qui suivaient, fait partie de la tentative de noyer les multiples processus d’apprentissage collectifs de la contestation dans le borbier qu’est la désorientation de nos jours. Et avec laquelle précisément on leur retire le dard subversif.

Un des mythes principaux de la gauche allemande est que les mobilisations du mouvement de l’époque n’auraient pris de l’essor qu’après la mort d’un étudiant, Benno Ohnesorg, lors d’une opération policière extrêmement violente contre la manif du 2 juin 1967, quand le Shah d’Iran visitait Berlin. Encore récemment j’ai dû lire que le moment où le mouvement a commencé à changer sa politique de “paix au Vietnam” en soutien plus concret à la guerre de libération des Vietnamiens, ne se serait déclenché qu’après la mort d’Ohnesorg. C’est faux, mais c’est typique pour comment l’histoire se fait réécrire dans le seul but de justification. Dans le meilleur des cas peut-être par paresse, confusions de mémoire et manque de recherches, ou parce que des gens généralisent des expériences dans un petit bled perdu à un moment où celles-ci étaient déjà dépassées ailleurs. Cependant, ce qui se fait occulter ici aussi c’est le rôle de la social-démocratie dans l’étouffement de la contestation, qui d’ailleurs s’insère dans une longue histoire de pacification de toute lutte sociale.

Un fait est que Benno Ohnesorg a été abattu après que le mouvement avait déjà atteint une certaine maturité politique. Si tel n’avait pas été le cas, toute la mobilisation contre le Shah d’Iran n’aurait pas eu lieu de cette manière et à ce moment précis. La campagne contre le Shah n’était pas le début mais plutôt un aboutissement d’années d’actions et de travaux de sensibilisation d’un niveau déjà très sophistiqué et organisé, avec des échanges internationaux et des moyens qui témoignaient d’une créativité qui n’a que peu été égalée depuis. Après l’attaque contre un des porte-paroles du mouvement, Rudi Dutschke, dix mois plus tard, il y eut une période extrêmement brève de colère et d’indignation, avec des actions contre les journaux de l’éditeur Springer, responsables du climat de pogrom contre Dutschke notamment. Ensuite, il y eut la formation des “groupes de base” et une manif contre la loi sur l’état d’urgence, et puis – le mouvement a déjà commencé à s’effriter. Ceci d’ailleurs en même temps que la gauche continuait à croître en nombre.

On peut dire que les balles tirées sur Ohnesorg et Dutschke ont eu un effet de choc sur les gens, accélérant des processus de sensibilisation tout en provoquant aussi des désengagements, mais sans elles la situation politique se serait certainement intensifiée également. Ce sont d’autres prises de conscience qui ont eu plus d’impact, aussi sur la formation et la structure de la guérilla urbaine ici. Comme, notamment, l’identité entre vie personnelle et vie politique, c.à.d. la politisation de la vie privée, exigée principalement par les femmes dans le mouvement.

Il restait la mobilisation pour le Vietnam bien sûr, comme partout dans le monde, le fil conducteur pour comprendre ce qui se passait autour de nous et pour vouloir aller plus loin. Néanmoins, après le Congrès International sur le Vietnam en février 68 à Berlin, ses organisateurs avaient déjà constaté que ce congrès “montrait plutôt la consolidation d’un milieu alternatif qu’un tournant dans l’organisation de la résistance contre la guerre impérialiste”.⁴ La campagne contre l’OTAN annoncée par le congrès n’a commencé à se réaliser qu’une décennie plus tard. Le congrès a quand-même eu de l’importance pour les discussions et rencontres qui par la suite ont contribué au développement de la lutte armée et d’autres luttes dans plusieurs pays européens.

Il est caractéristique pour les pseudohistoriens de copier des stéréotypes les uns des autres. Un exemple est la division de l'histoire de la RAF en trois générations, qui ne correspondent ni aux phases stratégiques réelles, ni à la composition et l'âge des membres respectifs du groupe. Un jour, quelqu'un a inventé ça, puis tous les autres l'ont copié, sans rechercher ou réfléchir plus loin. En employant leurs pseudo-arguments de manière conséquente, on devrait distinguer au moins cinq générations. Effectivement, il y eut un malin qui découvrit qu'en fait on en avait oublié une. Alors il a inventé une "génération entre-les-deux" ou encore "génération une-et-demie", en alternant les désignations respectives. Tout ça pour suggérer trois ou quatre phases amalgamées aux différents groupes de personnes, d'ailleurs aussi "radicalisées" par des événements isolés, dans le seul but de nier la continuité réelle du groupe, de sa politique et du combat dans les prisons.

Pour moi, il n'y a eu que deux phases dans l'histoire de la RAF. La première jusqu'en 1977, et une deuxième phase, celle du front⁵, qui a été rendue publique en 1982, mais dont les discussions ont commencé fin 79, au bout d'une période de réorientation et de réorganisation. Cette histoire a évidemment été entrecoupée par des arrestations, mais à la base il y a eu une période d'ancrage, dans laquelle on a essayé d'élargir le champ d'action du mouvement par notre action. Vient ensuite, la période du front en tant que deuxième tentative, en quelque sorte, d'élargir les capacités du mouvement pour répondre à des conditions qui avaient changé dans et par les confrontations de la première période.

Les premières années de la RAF ont été marquées par la formation de l'organisation, la première offensive en 1972, et les débuts de la lutte des prisonniers culminant dans l'escalade de 1977. Parmi les gens qui nous soutenaient dans la clandestinité ou en prison, il y en avaient de plus en plus qui voulaient développer leur propre pratique politique en relation avec la guérilla ou avec les prisonniers. Au début, ils restaient soit légaux dans des contextes apolitiques ou sans rapport direct avec notre politique, tout en courant des risques, ou encore dans une position limitée de soutien souvent frustrante, soit ils rejoignaient la RAF. Dans cette situation, il y a eu pas mal d'erreurs d'appréciation des deux côtés, et un dilemme que d'autres groupes de guérilla ont essayé de résoudre à leurs manières. Le concept du front était la tentative d'établir une autre relation entre les différentes luttes des clandestins, des militants légaux, et des prisonniers, aussi à un niveau international, tout en connectant la lutte anti-impérialiste à d'autres mouvements sociaux.

On pourrait effectivement parler d'une troisième période, dont le début coïnciderait avec l'implosion de l'Union Soviétique et la chute du mur de Berlin, où il ne restait plus grand'chose de la RAF, et pendant laquelle c'étaient principalement les prisonniers qui poussaient à une dissolution avec l'espoir de pouvoir la transformer dans un mouvement politique nouveau. Une transformation qui finalement n'a pas pu se réaliser pour des raisons qui concernaient l'état des clandestins autant que celui de la gauche dans son ensemble.

4.

L'éthique de la violence révolutionnaire est une tautologie. Sans éthique la violence n'est pas révolutionnaire, c.à.d. émancipative.

Dans la mesure où la question de la violence a tendance à être posée en tant que *problème*, c'est un problème purement théorique, d'intellos, sans rapport dialectique avec une pratique concrète. Pour moi le seul problème est celui de son *absence*. Dans les paroles d'un groupe de rap, "beaucoup de bagarreurs, peu de combattants." Au départ c'est un problème petit-bourgeois, mais le vrai problème c'est que rien ne bouge tant que la violence restera intériorisée et tabouisée aussi pour la majorité de ceux et celles qui seraient à considérer comme sujet révolutionnaire aujourd'hui. Tant que la violence ne s'exprime pas d'une manière collective, réfléchie et organisée, ce n'est que la violence du système que la classe porte contre elle-même.

Depuis que Fanon fit la simple constatation que l'être humain se libère dans et par la violence, des pseudohistoriens, -biographes et -journalistes le dénoncent de toutes les couleurs ou essaient de prouver qu'il "voulait dire autre chose". On est allé jusqu'à omettre dans presque toutes les éditions le chapitre sur l'emploi de la violence qui faisait partie de *L'an V de la révolution algérienne*, où il explique que, pour un opprimé qui prend les armes dans des conditions insupportables, "il n'était plus question pour lui de donner un sens à sa vie mais d'en donner un à sa mort".⁶ Une notion dont Jean Genet disait que "violence et vie sont à peu près synonymes".⁷

Ça c'est aussi notre expérience, alors le côté existentiel de la violence – en tant qu'attaque, résistance, praxis révolutionnaire, jusqu'au fin fond des prisons – dans une dialectique qui ne se réfère moins à l'une ou l'autre attaque qu'au projet de lutte armée dans son ensemble. Dans l'isolation en taule, c'était la lutte pour la sauvegarde de notre identité et le développement de notre conscience politique que nous menions. Une lutte qui s'est concrétisée par un travail impitoyable sur soi-même, au travers des études, des discussions intenses, des confrontations de tous les jours pour les rendre possibles, et des grèves de la faim collectives. Ce combat en prison a eu plus d'impact sur d'autres luttes, en Allemagne comme ailleurs, que toute autre aspect de notre politique.

5.

Pour ceux et celles qui ont commencé ou poursuivi la lutte armée, la question principale n'était pas la violence, mais l'organisation de la clandestinité, en tant que seul espace permettant de bouger librement pour des initiatives révolutionnaires.

Nous parlons de lutte armée plutôt que de violence révolutionnaire, parce que, même en tant que métaphore, cette notion est une réduction, portant à des confusions telles la prétendue spontanéité de certains développements et l'interprétation linéaire des faits qu'on rencontre d'habitude. On ne peut pas confondre la question de la violence en soi, qui est une question d'éthique à poser par rapport à la violence inhérente au système capitaliste, et le moment de l'employer, qui est une question de tactique.

La question qui se posait pour ceux et celles qui voulaient mener cette lutte n'était pas une question de violence. Après s'être heurtés aux problèmes de précarisation et d'aliénation dans les sociétés de consommation, les questions que nous nous sommes posées au départ étaient des considérations d'ordre stratégique, sur des interventions et alliances possibles, et puis surtout des questions d'organisation. Des questions qu'il fallait se poser chaque fois de nouveau tout au long de l'existence de la RAF.

Notre analyse partait du fait que les rapports de force dans le monde à l'époque contenaient une chance pour la gauche révolutionnaire dans les centres capitalistes, une chance qu'il fallait saisir. A un niveau global, le système économique de l'impérialisme était en train de pousser des transformations qualitatives dans les forces productives et, de ce fait, dans la composition du travail, de la classe, avec la perspective de précarisation qu'on connaît aujourd'hui. Les luttes syndicales font partie intégrale de ce processus, puisqu'elles ne défendent que des intérêts localisés. D'autre part, au niveau politique et militaire, les efforts néocolonialistes du capital étaient confrontés à des luttes populaires aux quatre coins du monde. Les expériences des Tupamaros nous avaient montré que la lutte anti-impérialiste et les luttes sociales ne s'excluent pas mutuellement, et ne se rejoignent que par des combats réels.

La clandestinité devenait une condition primordiale, pas en termes de hors-la-loi, d'espaces de liberté, de défensive ou même en tant que réaction à des événements précis, mais en tant que *rapport antagoniste* et espace à créer pour pouvoir organiser la résistance anticapitaliste d'une

manière pratique, sans se rendre, à chaque mouvement et à chaque préparation, dans le collimateur des services de renseignement et autres appareils de surveillance et de prévention avec leurs indices, provocateurs et tutti quanti déjà très présents dans le mouvement de l'époque. Une discussion qui, en Europe, a pris du temps à se matérialiser, mais qui a été menée à travers les frontières dès la deuxième moitié des années 60. Quand on a commencé à comprendre les limites des protestations et la nécessité *d'organiser la résistance*, notre premier souci était de trouver les formes appropriées d'organisation qui devaient nous rendre capable d'être plus effectif dans le combat contre le système, d'attaquer, d'intervenir, de faire des avances concrètes.

Il allait de soi qu'en fin de compte cela signifierait l'accumulation d'une puissance de feu et des combats violents, puisque le système n'est pas une entité abstraite mais un complexe militarisé qui sort ses griffes à mesure qu'il est sérieusement attaqué. Inspiré par les expériences du Che, le mot d'ordre, encore plutôt théorique, de la franche la plus "radicale" du mouvement dans l'Allemagne de 1968 était "la lutte permanente qui attaque l'impérialisme partout et qui va le saigner à mort".⁸

En bref, c'est ça qui a été notre tentative pendant les trente années qui suivirent. Nous avons échoué, mais la tentative devait être réalisée, et mine de rien elle a accompli pas mal d'expériences valables en chemin. Autrement on n'en parlerait plus aujourd'hui.

¹ Constat d'Il Manifesto repris dans *Le concept de la guérilla urbaine* de la RAF, avril 1971, en français à <https://socialhistoryportal.org/raf/5314>

² Jean-Paul Sartre, *New Left Review* Nov-Dec 1969, repris dans: *Situations IX*, Gallimard 1972

³ Alain Badiou, *Le Monde* 13/2/2010, repris dans: *Circonstances 8 – Un parcours grec*, Editions Ligne 2016

⁴ Dutschke, Käsemann et al, *Vietnam-Kongress*, *Oberbaumblatt* 21/2/1968

⁵ RAF, *Guérilla, résistance et front anti-impérialiste*, mai 1982, en français à <https://socialhistoryportal.org/raf/5919>

⁶ Frantz Fanon, *Pourquoi nous employons la violence*, Annexe à *L'an V de la révolution algérienne*, La Découverte 2011 (d'après la première édition 1960)

⁷ Jean Genet, Préface aux *textes des prisonniers de la "fraction armée rouge" et dernières lettres d'Ulrike Meinhof*, Maspero 1977, <https://socialhistoryportal.org/raf/6248>

⁸ Dutschke, Käsemann et al, *Der lange Marsch*, Trikont 1968